



Concours « Passeurs d'envie(s) », édition 2010

Leïla SEBBAR - *L'arabe comme un chant secret*

Ce récit réunit les textes de Leïla Sebbar parus entre 1978 et 2010. Sa dédicace "A tous les enfants qu'on a séparés de la langue des père et mère" nous annonce la question vitale, omniprésente dans son oeuvre : la non-transmission de la langue.

Née de père algérien et de mère française, institutrice dans l'Algérie coloniale, comment Leïla vivra sa jeunesse dans deux mondes séparés : la maison et l'Algérie ?

Cette maison s'érige en petite France reconstituée : une mère stricte éduque ses enfants dans la pure tradition française, milieu clos où le français est loi. Les seules voix arabes sont celles des domestiques. Son père n'y prononce pas un mot d'arabe, pas un mot ni sur sa famille ni sur son peuple. À l'extérieur des murs : la langue arabe qu'elle ne comprend pas. Elle en capte les sons : langue douce et chantante des femmes de sa famille paternelle, langue brutale et rude des garçons de la rue qui l'injurient. Petite Française frisée comme les enfants arabes, avec un nom et un prénom arabes ? Questionnement, mal-être, problème d'identification... Le mutisme parental nourrira un ressentiment qu'elle écrit sans cesse.

Tenue à l'écart de ce monde algérien, elle est cependant imprégnée de cette vie locale. Elle excelle dans la description des paysages, des scènes de rue. Nous les voyons, ces femmes corpulentes, maternelles, envahissantes dans leurs embrassades, leurs rires, celles qui lavent à la rivière, parlant fort, criant ! Nous les partageons ces repas où il faut manger, manger, faire honneur aux plats ! Et la préparation de l'Aïd, on s'y croirait !

1954, tout bascule. L'insurrection tue des instituteurs, leurs familles. Guerre, terrorisme. Leïla Sebbar quitte le pays pour la France. À Paris, sa thérapie passera par la lecture, le combat citoyen puis l'écriture. Elle se plonge dans l'histoire d'autres pays, la déportation des africains l'interpelle, elle y découvre le bon nègre, le bon colonisé. Prise de conscience : elle est bien fille du colonisateur - sa mère - et du colonisé - son père.

C'est alors qu'elle s'ouvre au monde : militante en mai 68, elle manifeste contre l'autoritarisme du pouvoir, contre le sexisme avec le MLF, côtoie la classe ouvrière, les émigrés. Elle réfléchit, s'exprime, s'implique, apprend à dire enfin "je". Elle sillonne Paris et sa banlieue, parcs, bars, cités, métro, à la recherche des voix arabes, cette langue si familière dont elle a été séparée. Ces femmes dont elle comprend les gestes, les rires, les regards, la ramènent au passé. Elles deviennent les héroïnes de ses livres, textes riches, très forts sur l'Afrique, sur la colonisation et son lot de drames et de traumatismes psychologiques, sur le silence imposé et les secrets de famille, sur l'écriture.

Suivez le parcours de vie émouvant de cette femme sensible au monde qui, à force de réflexion et de recherches - telle une auto-analyse - parvient à une "re-naissance". La langue de son père ne la quittera plus.

Brigitte MARTIN, Poitiers, 54 ans